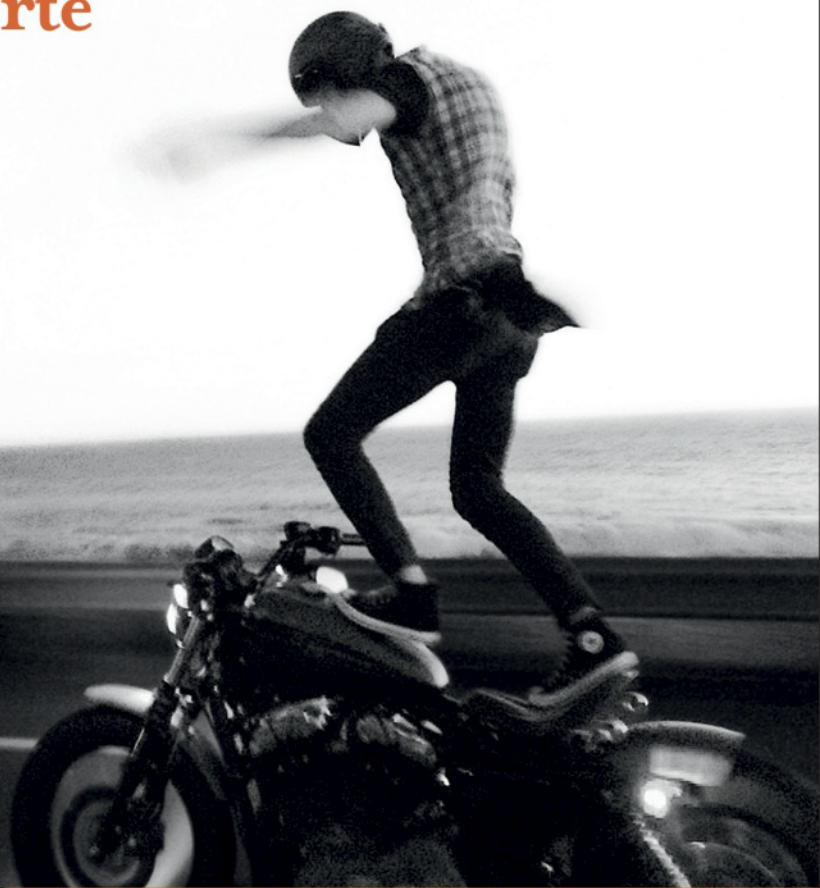


HENRI LŒVENBRUCK

Nous rêvions juste
de liberté

roman



Le road-movie
d'une génération

Flammarion

HENRI LÆVENBRUCK

Nous rêvions juste de liberté

« Nous avons à peine vingt ans et nous rêvions juste de liberté. » Ce rêve, la bande d'Hugo va l'exaucer en fuyant la petite ville de Providence pour traverser le pays à moto. Ensemble, ils vont former un clan où l'indépendance et l'amitié règnent en maîtres. Ensemble ils vont, pour le meilleur et pour le pire, découvrir que la liberté se paie cher.

Nous rêvions juste de liberté réussit le tour de force d'être à la fois un roman initiatique, une fable sur l'amitié en même temps que le récit d'une aventure. Avec ce livre d'un nouveau genre, Henri Lævenbruck met toute la vitalité de son écriture au service de ce road-movie fraternel et exalté.

Henri Lævenbruck est né en 1972 à Paris. Il est l'auteur de nombreux polars qui ont rencontré un vif succès, dont Le Syndrome Copernic, L'Apothicaire et Le Mystère Fulcanelli (Flammarion, 2007, 2011, 2013).

Flammarion

Nous rêvions juste de liberté

DU MÊME AUTEUR :

Aux éditions Flammarion et J'ai lu :

Le Mystère Fulcanelli, 2013

Sérum, saison 1 (en collaboration avec Fabrice Mazza), 2012

L'Apothicaire, 2011

Les Cathédrales du vide, 2009

Le Rasoir d'Ockham, 2008

Le Syndrome Copernic, 2007

Le Testament des siècles, 2003

Chez d'autres éditeurs :

La Moïra, édition intégrale (Brageionne)

Gallica, édition intégrale (Brageionne)

Site officiel de l'auteur :

www.henri-loevenbruck.com

Henri Lœvenbruck est membre de la Ligue de l'imaginaire :

www.la-ldi.com

Henri Loevenbruck

Nous rêvions juste de liberté

roman

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0813-0728-5

*Au SRHDC et aux Anges de Paris.
Pour Agnès.*

Premier carnet

PROVIDENCE

Tu rêvais d'être libre, et je te continue.

Paul ÉLUARD

« Nous avions à peine vingt ans et nous rêvions juste de liberté. »

Voilà, au mot près, la seule phrase que j'ai été foutu de prononcer devant le juge, quand ça a été mon tour de parler. Je m'en faisais une belle image, moi, de *la liberté*. Un truc sacré, presque, un truc dont on fait des statues. J'ai pensé que ça lui parlerait.

Plus le temps passe, plus j'ai l'impression de voir nos libertés s'abîmer, comme un buisson auquel on fait rien que de couper les branches, « pour son bien ». J'ai le sentiment que, chaque jour, une nouvelle loi sort du chapeau d'un magicien drôlement sadique pour réglementer encore un peu plus nos toutes petites vies et mettre des sens interdits partout sur nos chemins. Quand je pense aux histoires que me racontait Papy Galo sur son enfance, des belles histoires de gosses aux genoux écorchés rouges, je me dis que ça pourrait plus arriver aujourd'hui, parce qu'il est devenu interdit de faire ci, interdit de faire ça, interdit d'aller ici, interdit d'aller là. Le passé, c'est comme un paradis perdu où tout était permis, tout était possible, et puis maintenant, plus rien.

Nous avions à peine vingt ans et nous rêvions juste de liberté.

Ça l'a pas beaucoup ému, le juge. C'est vrai qu'avec les accusations que j'avais au-dessus de la tête, l'émotion, elle était

pas du bon côté. Peut-être que s'il avait connu toute l'histoire, toute cette satanée histoire, la sentence aurait été moins lourde. Mais les juges ne sont pas là pour entendre toute l'histoire, n'est-ce pas ?

Alors à vous, maintenant, je veux tout raconter. Tout.

2

Je m'appelle Hugo Felida, je suis né à Providence au sein d'une famille de type vachement modeste et la plus belle chose qui me soit arrivée, dans la vie, c'est de rencontrer les trois mauvais garçons qui sont devenus mes meilleurs amis.

De mon enfance, je garde presque aucun souvenir, et je pense que c'est pas plus mal, par ailleurs. Dans la brume, je revois vaguement des temps difficiles, tristes parfois, des coups de poing dans le ventre, la faim dedans pareil, et puis ma petite sœur qui est morte et qui s'appelait Véra. Fauchée comme ça d'un coup par une moto dans la Grande Rue, alors qu'elle tenait ma mère par la main.

Quand on m'a annoncé qu'elle était *partie*, j'avais six ou sept ans, je sais plus, je me suis caché dans un coin sombre de la maison, et la famille qui était tout autour a cru que je pleurais beaucoup, mais, en vérité, je m'étais mis dans l'ombre pour pas qu'ils voient que, justement, je pleurais pas. Ma petite sœur était morte, je savais bien que c'était très triste, je voyais ma mère qui ne tenait même plus bien debout, mais moi j'arrivais pas à pleurer. J'avais beau écarquiller les yeux de toutes mes forces

PROVIDENCE

pour activer le bidule, mince, j'arrivais pas à chialer. Ce jour-là, je me suis dit que je devais pas être normal, que j'avais sûrement quelque chose d'un peu dégueulasse à l'intérieur de moi.

Le jour de l'enterrement, presque toute la ville était venue dans l'église de la place des Grands-Chênes, avec le murmure du drame. Le curé avait laissé le cercueil grand ouvert, pour bien qu'on voie comment c'est moche, une petite fille qu'est morte. Mes parents lui avaient mis des chaussures rouges vernies, comme Dorothée dans *Le Magicien d'Oz*, sauf qu'elles étaient trop grandes, alors ça se voyait que c'étaient pas les siennes, et moi ça m'énervait qu'on veuille pas lui mettre ses vrais souliers, à ma petite sœur, ses petits souliers blancs usés qu'elle portait le jour de l'accident. Ça m'énervait, et c'est à peu près le seul souvenir de mon enfance lointaine.

Au final, c'est un peu comme si, pour de vrai, j'étais né à l'adolescence.

Je suppose que Providence était une petite ville comme il en existe un paquet d'autres et que notre histoire aurait pu arriver n'importe où ailleurs, mais c'est bien à Providence qu'elle a commencé et c'était l'année de mes seize ans.

Providence était – elle restera sans doute toujours – une petite ville tranquille, qui s'était enrichie à l'époque des grandes usines crasseuses, et puis qui s'était appauvrie après, à cause du progrès et de l'indifférence avec, et ça laissait partout des grandes maisons mal entretenues qui foutent les chocottes au milieu des fumées de charbon. Coincée entre les marais à l'ouest, la voie ferrée à l'est, les usines au nord et la forêt au sud, elle risquait pas de grandir un jour. Tout ça laissait six mille types un peu inachevés qui survivaient dans une région de plus en plus sinistrée, pleine de chaleur humide et de vent qui rend fou. Et puis ces rangées de maisons et d'arbres tout pareils, ça faisait pas bien de perspective. L'humidité, moi, elle me sortait par le nez, et les gens, ils me sortaient par les yeux.

D'aussi loin que je me souviene, j'ai toujours eu envie de me tirer de là, merci.

Mon paternel, c'était un petit costaud qui parlait pas beaucoup, et c'était pas plus mal, parce que, quand il parlait, ça faisait sortir toute la colère qu'il avait dedans. Il travaillait dur, comme son père avant lui, dans le haut-fourneau de Providence, près des étangs de Carmel, pour fabriquer de la fonte qui sert ensuite à faire de l'acier. Passer des heures à faire chauffer le coke, aux ouvriers, ça leur filait des brûlures dedans, dehors, des maladies des yeux, des phlegmons, tout un tas de trucs dégueulasses que les patrons attrapent jamais. Le soir, quand il rentrait, mon père, il avait la gueule aussi noire que ses pensées. Il mettait les pieds sous la table et il commençait à mâcher bruyamment sans rien dire. On aurait dit qu'il en voulait à la terre entière, par principe.

Ma mère, elle travaillait pas pour de vrai, comme on dit, et ça lui laissait pas mal de temps pour penser à ma petite sœur qui était morte. Et pour boire aussi. Comme elle avait un peu honte, elle planquait des bouteilles partout dans la maison et elle les vidait en cachette. Ma parole, un jour, j'en ai même trouvée une qu'était enterrée dans le jardin comme un os de clébard. Et quand elle avait plus de quoi en acheter, elle s'enfilait de l'alcool à quatre-vingt-dix dans l'armoire à pharmacie, et je crois pas que ça devait aider beaucoup la tristesse. N'empêche, le soir – presque tous les soirs, même –, j'avais droit au sermon maternel. J'écoutais sans rien dire les hurlements de ma mère qui me faisait la morale, me disait que j'étais un mauvais fils, que je lui donnais les cheveux blancs sur sa tête, que j'étais pas un bon chrétien, que ma petite sœur aurait sûrement fait mieux que moi, et puis après elle disparaissait et elle s'envoyait des sacrées lampées de vodka, même si ça non plus ça devait pas être vachement recommandé dans la Bible.

PROVIDENCE

Après m'être fait renvoyer du lycée public en plein milieu d'année – parce que je parlais beaucoup avec mes mains dans la gueule de mes camarades –, mes parents, désespérés, avaient vidé l'épargne de toute une vie pour m'inscrire de force dans le lycée privé de Providence, celui avec de bons petits chrétiens dedans. Ma mère disait que c'était *pour mon bien*, que c'était *pour mon avenir*, *pour avoir une belle situation* et ce genre de promesses, mais, pour moi, je peux vous dire que c'était une sacrée mauvaise nouvelle. Devoir fréquenter les gamins huppés de la ville (ceux à qui, quelques semaines plus tôt encore, je jetais des marrons quand ils passaient sous le pont de la rue des Grands-Champs) et subir leur catéchisme deux fois par semaine, foutre dieu, ce n'était pas une promesse, c'était une punition !

Ma mère, à l'époque, elle faisait une sale peine à voir. Sur les vieilles photos, elle était belle pourtant, toute fine, toute gracieuse, avec des grands yeux verts pleins de sourire. Dans sa chambre, près du lit, il y avait même une coupure de presse jaunie encadrée où on la voyait à seize ans défiler avec une couronne sur un char, place des Grands-Chênes, comme elle avait gagné le prix de beauté de Providence. Et puis, après la mort de Véra, elle s'était mise à grossir drôlement, à s'enlaidir un peu exprès, avec l'alcool et les médicaments qui la rendaient toute bouffie, toute rouge. Ses yeux, ils étaient tellement brillants qu'on avait l'impression qu'ils pleuraient tout le temps et c'était tout comme. M'inscrire dans cette école, c'était devenu une obsession pour elle, comme si me faire devenir un bon petit chrétien, ça aurait pu ramener sa fille. Malgré le coût, mon paternel avait fini par céder. Pour avoir la paix, sans doute.

Le jour où ma mère m'avait traîné jusque dans le bureau du directeur – un certain M. Galant – pour le convaincre de me prendre parmi ses ouailles, parce que *vous savez, votre lycée, c'est sa dernière chance à mon gosse et je sais plus quoi faire de lui*, avec des larmes dans la bouche, j'avais tout fait pour les décourager,

lui et le Christ en croix décharné qui pendait de manière un peu dégueulasse sur le mur dans son dos. Jeans troués, t-shirt sale, gros mots, regard défiant... J'avais sorti le grand jeu, tout ce qui était humainement possible pour couper toute envie au berger de faire entrer le loup dans la bergerie.

Manque de chance, ça n'avait pas marché. Le bonhomme devait aimer les défis, ou bien il avait eu pitié de ma mère.

La semaine suivante, en plein milieu d'année, je m'étais donc retrouvé tout seul, parachuté dans le centre-ville de Providence, du côté des riches, à l'ombre de l'église où j'avais plus jamais remis les pieds depuis les souliers rouges vernis de Véra. Ici, tout était petit, mignon, bien rangé, avec des murs en belles pierres bien droites, des rideaux brodés aux fenêtres, des arbres en fleur le long des rues et la grande statue du général Machin au milieu de la grande place.

Le lycée privé, il ressemblait à un vrai monastère, ma parole, avec la petite chapelle et tout le bazar. Debout dans la grande cour de briques rouges, je me sentais perdu parmi ces gosses de riches bien coiffés, bien repassés, avec leurs foutus mocassins ; merde alors, ce que je déteste les mocassins ! J'étais comme un canard au milieu d'une bande de saloperies de cygnes.

Nom d'un chien, il n'y a rien de pire que les gosses de riches ! Ils ont cette espèce d'assurance, de force héréditaire, comme si le monde leur appartenait, un monde dans lequel vous pourrez jamais venir les déranger, alors ils ont peur de rien, ces fumiers. Enfin, de presque rien. La seule chose qui fait vraiment peur à un gosse de riche, c'est de se prendre une bonne grosse droite en pleine face.

Moi, c'était le contraire. À part distribuer des beignes, je savais pas faire grand-chose d'intelligent. Quand le juge m'a demandé pourquoi j'avais toute cette violence en moi, j'ai pas trop su quoi répondre. J'aurais bien voulu lui dire que c'était parce que mes parents étaient une belle paire de salauds tortionnaires et que j'avais été battu pendant toute mon enfance

PROVIDENCE

dans la gueule, mais c'était même pas vrai. Bien sûr, mon paternel m'en collait pas mal dans le genre, mais, à l'époque, tout le monde faisait ça. Non, si j'avais toute cette violence à l'intérieur, c'était peut-être simplement parce qu'il y avait la place.

Les premières minutes dans la cour du lycée ont sans doute été parmi les plus angoissantes que j'avais connues jusque-là. Je me voyais déjà crever parmi les fesses bénies, à passer une année entière sans me faire un seul ami, obligé de réciter le *Notre Père* à la première heure pour me faire ensuite harceler par une armée de professeurs qui ressemblait plutôt à une meute de curés vicelards et de nonnes frustrées. J'avais beau jouer les gros durs, tout seul dans mon coin, il faut pas se raconter d'histoire : je n'en menais pas large.

Et c'est là que Freddy est arrivé.

Freddy Cereseto, je l'avais déjà croisé une ou deux fois dans les rues de Providence, plutôt du côté des mauvais quartiers. Avec six mille congénères dans le patelin, vous connaissez rapidement tout le monde, ou au moins la sœur ou le cousin germain débile de tout le monde. Lui et son grand frère avaient la réputation d'être les pires bagarreurs de la ville ; de sacrés cogneurs. Ils étaient beaux, aussi, beaux comme des acteurs de l'époque du noir et blanc, ténébreux, et les filles attendaient d'être sûres qu'on les verrait pas pour se retourner sur leur passage. Mais, juré, elles se retournaient toutes.

Leur paternel tenait un garage un peu dégoûtant au nord de Providence, du côté des marais : le garage Cereseto, réparations toutes marques, et ça se voyait sous leurs ongles.

C'étaient deux petits Ritals à la peau mate, aux épais cheveux charbon et, à cette époque, les gens se méfiaient des Ritals *a priori*. Les Ritals, ils disaient, c'étaient rien que des voleurs et des menteurs. Quand il y avait cambriolage, tous les yeux se tournaient dare-dare vers les deux fils Cereseto – mais, moi, ça me les rendait plutôt sympathiques. Depuis tout petit, j'ai

toujours éprouvé une sorte d'attraction naturelle pour les parias, un peu comme de la reconnaissance. Quand il y a un match de boxe à la télé, c'est plus fort que moi, je suis toujours du côté de celui qui s'en prend plein les gencives.

Quand il s'est pointé devant moi, près du panier de basket où je fumais clope sur clope pour avoir l'air d'être méchamment occupé en attendant la première heure de cours, il faut bien reconnaître que Freddy était habillé comme un parfait petit immigré. Chemise à carreaux et pantalon en velours, aussi étriqués que démodés, qui avaient dû être plus ou moins élégants dans un lointain passé – quand ils avaient appartenu à son grand frère – et que sa mère avait dû raccommo-der plusieurs fois, vu les pièces grosses comme ça aux coudes et aux genoux. Mais, bizarrement, ces vieilles fringues de bûcheron, Freddy, je vous jure, il les portait avec classe. Et j'ai beau ne pas être porté du tout sur la chose religieuse, même la grosse croix en or de bigot qu'il avait autour du cou lui donnait une méchante allure !

— Alors, c'est toi, le petit nouveau ?

À cet instant-là, je me suis dit qu'il allait me mettre une belle rouste, comme ça, pour pas un rond. Une histoire de marquage de territoire, un rite de passage que devait subir tout nouvel arrivant ; un truc de mâle dominant. J'ai pensé alors qu'il n'y avait que deux issues possibles : soit on devenait des ennemis jurés jusqu'à la fin de l'année, soit on devenait des amis promis jusqu'à la fin de la vie. La deuxième solution me semblait avoir un avantage considérable : devenir son ami, c'était sûrement se mettre à l'abri de pas mal d'emmerdes. Personne venait chercher des noises à un ami de Freddy Cereseto. La légende racontait que ce type mettait jamais deux coups de poing. Tous les gugusses qui se frottaient à lui tombaient dès le premier. Pourtant, il avait rien d'une armoire à glace. C'était juste un petit nerveux, tout sec, tout rigide et, sa force, il devait la tenir

de la colère qu'on devinait dans les deux billes noires qu'il avait à la place des yeux.

Mais comment devenir l'ami d'un type pareil ? Il paraît que, quand un loup vous mord, il faut le mordre aussi sec, pour lui montrer qu'on est de la même espèce et ça force le respect.

— Ouais. Faut croire, je lui ai dit.

Il a hoché la tête sans que je puisse deviner ce que ça voulait dire, et puis il m'a regardé de haut en bas comme on regarde une mule avant de l'acheter le dimanche sur le marché aux bestiaux.

— Tu aimes le rock, on dirait ?

Je portais ce vieux t-shirt troué d'un groupe qui n'était déjà plus à la mode à cette époque, mais dont j'écoutais religieusement les disques tous les soirs, dans la petite roulotte où je créchais derrière la maison de mes parents.

— Plutôt.

— Ah ouais ? Et tu t'y connais vraiment ?

Il avait lancé ça sur un air de défi, comme s'il me soupçonnait de pas vraiment savoir de quoi je parlais et de porter ce t-shirt simplement pour me donner un peu de consistance. Il y a beaucoup de gosses qui font ça et qui n'y comprennent rien, un peu comme de porter un t-shirt de Che Guevara le lundi et de Coca-Cola le mardi. Mais moi, en vérité, j'étais capable de réciter par cœur le nom de tous les albums de tous les groupes de rock que la terre avait connus depuis que cette musique existait, ce qui fait une paye, quand même. Bordel, j'étais même capable de faire la liste de tous leurs musiciens successifs, les remplaçants, les producteurs, les managers, et même le nom des petites copines dans les remerciements ! J'étais pas bien fort en maths, c'est sûr, mais en rock, j'étais un tueur en série.

— Assez, ouais.

Il a fait une grimace dubitative, et puis d'un air las :

— Moi, je dis que t'es qu'une petite fiotte et que t'y connais que dalle.

Dans ces moments-là, on réfléchit pas. Réfléchir, c'est mourir. Je lui ai flanqué une beigne.

Évidemment, au moment où mon poing s'est écrasé sur le menton de Freddy Cereseto, je me suis souvenu que j'étais en train de taper sur l'un des plus gros castagneurs de la ville. Mais c'était une question d'honneur. Quand on a que ça, on plaisante pas avec l'honneur. Ça m'a aussi permis de découvrir de première main que la légende selon laquelle Cereseto ne mettait jamais deux coups de poing était un peu surfaite : il m'en a collé trois avant que je m'écroule.

Une demi-heure plus tard, après qu'une grosse bonne sœur infirmière puant la sueur m'avait soigné le nez, qui était salement amoché, nous étions tous les deux dans le bureau de M. Galant pour une séance de remontrance gratuite, avec réduction pour les familles nombreuses. La première d'une longue série.

— Soit vous me dites qui a commencé la bagarre, soit je vous colle tous les deux.

Il nous a collés tous les deux.

Alors que j'étais sur le point de sortir du bureau, le directeur m'a retenu par l'épaule.

— Et je ne veux pas voir ce genre de t-shirts dans mon établissement, jeune homme. Vous n'avez pas lu le Règlement ? Vous n'êtes plus dans le public, Hugo, collez-vous bien ça dans la tête !

Quand, le lendemain matin, Freddy m'a vu arriver dans la cour avec le même t-shirt que la veille, j'ai compris dans son regard que je venais de marquer des points.

Le prix à payer pour ce morceau de bravoure : rebelote, rester de nouveau dans cette vieille taule rouge une heure de plus, dès le deuxième jour. Je me suis emmerdé sévère, ce soir-là, enfermé tout seul dans la salle de colle. Sur la table, au compas et par principe, j'ai quand même gravé *M. Galant est un gros moule à merde*, ce qui n'était pas loin de la vérité.

Quand je suis sorti du lycée, sur les coups de six heures, alors que tout le monde était rentré chez lui depuis longtemps,

PROVIDENCE

Freddy Cereseto était là, appuyé contre un mur sur le trottoir d'en face, à fumer une cigarette avec une classe d'enfer. Il m'a fait signe de traverser.

— T'as pris un abonnement ?

— Ouais.

— Pourquoi t'as pas dit au dirlo que c'était moi qui avais commencé la bagarre, hier ?

J'ai haussé les épaules.

— C'était entre toi et moi.

— Mon cul ! il a dit en ricanant. T'avais surtout peur que je te mette une deuxième branlée, hein ?

— Tu veux qu'on remette ça, pour voir ?

J'ai balancé ça sur le ton de la plaisanterie, et j'espérais très fort que la nuance lui avait pas échappé. En vérité, j'étais pas trop partant pour me prendre une nouvelle rouste.

Heureusement, Freddy a souri.

— Demain, t'as qu'à venir une demi-heure avant les cours, dans le kiosque à musique derrière le bahut. Je te présenterai les autres.

Je me suis gardé de lui demander s'il n'était pas un peu cinglé de se lever volontairement une demi-heure plus tôt le matin et j'ai hoché la tête. Je voulais bien rencontrer *les autres*.

3

Le lendemain matin, je me suis levé à l'aube et je me suis mis en route à l'heure où les ouvriers sortaient de leurs maisons de bois blanches toutes les mêmes pour aller se détruire

les poumons vers le haut-fourneau, à l'extérieur de la ville. Le quartier où on habitait, le long de la voie ferrée, on appelait ça l'Enclave, et c'est là qu'on avait logé toute la main-d'œuvre pour les usines, dans le temps. Comme la moitié avait fermé, ça faisait pas mal de chômeurs et de maisons abandonnées alentour. Les métallos, je les voyais le matin qui faisaient leur mine sombre comme mon père en montant dans leurs automobiles, mais ce matin-là, moi, pour la première fois depuis très longtemps, j'étais content de m'être levé.

J'y avais pensé toute la nuit.

Pour rejoindre le centre-ville, je devais traverser à pied toute l'Enclave. Ça faisait un décor un peu triste, qui se répétait partout pareil, avec des vieilles balançoires en ruine, des clôtures défoncées, des volets de travers et des gros blocs de climatisation brinquebalants qui semblaient ne plus tenir aux fenêtres que par une ou deux vis bien rouillées. Mon sac en toile sur l'épaule, je suis passé par les raccourcis que je connaissais par cœur, entre les vieilles baraques, les bagnoles abandonnées dans les allées, et puis j'ai remonté les avenues pleines de poussière de charbon, bordées d'arbres tout morts, avec les bancs en bois sur lesquels personne ne venait plus jamais s'asseoir, et je me suis dit que c'était pas possible de vivre là-dedans toute une vie à cause de la misère sociale. Derrière moi, j'entendais les trains de marchandises qui passaient sur la voie ferrée. Plusieurs fois, je me suis imaginé en train de grimper là-dedans pour aller me faire vendre ailleurs.

Quand je me suis retrouvé soudain dans le centre-ville, avec mes habits qui disaient bien que j'étais pas ici chez moi, j'ai pas pu m'empêcher d'avoir un peu de honte, alors ça m'a mis la colère dedans.

À sept heures et demie tapantes, enfin, mon nez en choufleur et moi on est arrivés devant le fameux kiosque à musique qui se dressait en face de la place des Grands-Chênes, entre l'église et le lycée. Cette bâtisse en fer forgé, toute seule sur le

PROVIDENCE

grand terre-plein de sable, on aurait dit une vieille carte postale délavée. Tout est toujours un peu jaune et marron, à Providence. S'il ne faisait pas aussi chaud, on dirait que c'est tous les jours l'automne, un vieil automne d'hier.

Un jour, c'est sûr, comme toujours dans cette ville, ils finiront par détruire ce vieux kiosque à musique et une foutue banque poussera sur les ruines de nos souvenirs de gosses.

C'était à la mi-mai, quand la température commence sérieusement à grimper à Providence et, ce jour-là, il faisait chaud comme dans le haut-fourneau où mon grand-père avait attrapé son décès avant l'heure. Le soleil frappait déjà méchamment le sol et, avec la chaleur et l'humidité, ça faisait comme trembler l'air. La transpiration, dès le matin, ça vous faisait des rivières noires qui coulaient sur les joues. Mais si je dégoulinais de sueur, moi, c'était pas seulement à cause de la température : j'avais un peu les foies. Dans un coin de ma tête, j'avais pas encore écarté la possibilité que tout cela soit un piège et que je me fasse de nouveau tabasser menu. Du coup, j'éprouvais un mélange de fierté et d'appréhension à l'idée de retrouver Freddy et sa bande, dans ce qui semblait être leur QG.

J'ai compris plus tard que le rendez-vous relevait en fait de la tradition : tous les matins, ils se retrouvaient là, une demi-heure avant les cours, pour bavarder et fumer quelques cigarettes avant que la journée commence. Je suppose que c'était pas seulement pour le plaisir de se voir, mais aussi pour quitter le plus tôt possible le domicile familial. Merde, on avait déjà ça en commun : l'envie de mettre les voiles. Il faut pas se mentir : la seule chose qui oblige un mauvais garçon à se lever tôt, c'est le désir de fuir.

Freddy m'a fait signe de monter les marches du kiosque à musique, et c'est ce que j'ai fait, les poings bien serrés au fond de mes poches trouées. À la façon dont leurs sacs de classe

traînaient par terre dans la poussière et les amoncellements de mégots, on voyait déjà un peu l'importance qu'ils attachaient à leur éducation.

— Les gars, je vous présente le petit nouveau.

— Salut, j'ai dit en prenant une voix grave.

Les deux autres m'ont regardé en souriant et je savais pas trop si c'était le signe d'un accueil chaleureux ou bien mon nez encore boursoufflé par le poing de Freddy qui les faisait se poiler. Peut-être un peu des deux.

— T'as pas remis ton super t-shirt, aujourd'hui ? s'est moqué celui des deux qui était le plus grand – drôlement grand, même – et qui avait les yeux bridés.

Les cheveux longs et gras, les vêtements sales, il avait une vraie dégaine de canaille et, à sa manière de tenir son joint au bord des lèvres, on voyait bien qu'il avait l'habitude de téter ça comme un mouflet les nichons de sa mère.

J'ai pas trouvé de truc fort malin à lui répondre, alors j'ai juste balancé :

— Non. Je l'ai mis à laver.

Il a pouffé et il a tiré sur son pétard.

Il s'appelait Oscar, mais tout le monde l'appelait *le Chinois*. Un jour, j'ai appris qu'il était en réalité d'origine vietnamienne, mais il n'empêche qu'on l'appelait le Chinois et ça n'avait pas l'air de le déranger plus que ça.

— Bienvenue à bord, a fait le deuxième qui, lui, était pas bien grand, plutôt chétif tendance malade.

Alex, il s'appelait. Avec ses joues creuses et sa barbichette brune, on aurait dit une espèce de petit Jésus hippie, ou un genre de fakir. Une vraie petite fouine, celui-là, des yeux d'aigle qui semblaient voir jusqu'à travers vous.

— C'est pas toi qui habites dans une roulotte au bout de l'Enclave ?

— Si, j'ai répondu, un peu surpris.

PROVIDENCE

J'étais donc plus connu que je le pensais ! Si ça se trouve, j'étais déjà un genre de personnage, une figure, et ça en jetait pas mal ! J'ai pris confiance et je me suis installé parmi eux.

Et comme ça, on a parlé musique. Ils ont eu l'air étonné que j'en connaisse un sacré rayon sur le sujet. Je me suis dit que je passais un genre d'examen d'entrée et que je m'en sortais plutôt pas mal. Freddy, il me regardait et il avait l'air de trouver amusant que je tienne tête à ses deux potes.

— Les Rolling Stones, niveau harmonie, à côté des Beatles, je veux dire, c'est de la merde en boîte.

— On s'en fout, de l'harmonie, ce qui compte, c'est le rock'n'roll, lopette !

— On s'en fout des Rolling Stones. Ce qui compte, c'est Led Zeppelin.

— Ouais, exactement, mec. Faut reconnaître, y'a pas de magie, dans les Stones, c'est juste des péquenauds qui ont réussi. Alors que Led Zep, mon pote, c'est mystique.

Ça a continué comme ça pendant un bon moment, et puis, tout à coup, de l'autre côté de la rue, la sonnerie du lycée a retenti et tout le monde a grimacé.

— On te retrouve à la pause, gamin ? m'a demandé Freddy.

J'ai pris ça pour un compliment, j'ai fait oui de la tête et je les ai regardés partir ensemble. Plus âgés, ils étaient une classe au-dessus de la mienne, et ça m'emmerdait un brin vu que je serais bien resté avec eux. Ils détonnaient tellement du reste des étudiants que ça tenait de l'évidence, du *qui se ressemble s'assemble* et toutes ces grandes théories hyperscientifiques sur les rapports humains. Tout le monde avait peur d'eux, peut-être même les profs, et ça se voyait jusque dans l'occupation du sol. Quand ils étaient d'un côté de la cour, le reste du lycée allait de l'autre la queue basse et, dans les couloirs, la foule s'ouvrait devant eux comme la

mer Rouge devant je ne sais plus quel zozo de la sainte Bible.

Ouais, ils avaient une foutue allure, et moi je voulais déjà en faire partie. Faire partie de la bande à Freddy.

4

Dans ce lycée, c'était pas seulement les professeurs : même les élèves étaient profonds sinistres. Pas un cheveu qui dépasse, pas une voix qui s'élève. Une belle bande de saletés de moutons prêts pour la tonte, qui avaient l'air de respecter *le Règlement* comme si leur vie en dépendait.

Le Règlement ! Bon sang, ça faisait pas trois jours que j'étais dans cette taule et j'avais déjà entendu ce mot bien répugnant une bonne trentaine de fois ! Ces tordus m'avaient même obligé à le lire en entier, pour cause de nouvel élève.

À dix heures, pour la pause, je suis sorti de la salle de classe devant tout le monde et j'ai dévalé les escaliers jusqu'à la cour. Quand je suis arrivé en vue de Freddy et de ses deux alcooliques, j'ai ralenti et pris un air plus désinvolte, histoire de pas avoir l'air trop mort de faim au rayon amitié. Mais, en vérité, après deux heures passées en salle de classe, c'était déjà famine à bord et traversée du désert de l'âme sœur.

Quand j'ai rejoint Freddy, Oscar et Alex, et qu'on a commencé à parler en fumant nos cigarettes, je ne saurais trop expliquer pourquoi, mais je me suis senti chez moi. Mieux

PROVIDENCE

que chez moi. Je me suis senti parmi les miens. Dans leur façon de parler, dans leur façon de se tenir, dans leur façon de jurer, de se payer la tête des profs, j'avais l'impression de me reconnaître. Comme si on avait toujours été sur la même route – plutôt du genre chemin de traverse – et que je venais seulement de les rattraper, un peu essoufflé d'avoir couru. Vrai de vrai, j'avais jamais éprouvé ça de ma vie ; moi, je m'étais toujours senti différent, perdu, tout seul, et un peu très nul. Et là, ces types aimaient les mêmes musiques que moi, parlaient comme moi, se moquaient comme moi de tout ce foutu spectacle qui nous entourait de partout avec son arrogance ! Alors j'ai vu dans le regard des autres gamins de la cour – les gentils gosses de riches qui nous espionnaient de loin en faisant mine que non –, j'ai vu un truc que j'avais jamais vu dans les yeux de personne : une sorte de crainte et d'envie mélangées.

On a parlé comme ça jusqu'à ce que la cloche sonne, et puis on s'est séparés et là c'était la tuile, et puis on s'est retrouvés et là c'était bien. À la cantine, quand je les ai vus se pousser un peu pour me laisser une place à leur table, une table où personne d'autre n'osait venir s'asseoir, je vous jure, j'étais comme dans les nuages.

Bien sûr, ils m'épargnaient pas, surtout le Chinois, qu'était pas bien tendre, comme Chinois. J'avais droit à tout le rituel, façon bizutage et compagnie. La fraternité, ça se mérite. Mais moi je m'accrochais, je m'accrochais comme une sangsue. Et chaque fois que je les faisais rire, j'avais l'impression d'avoir gravi un barreau de plus sur l'échelle brinquebalante qui devait me mener jusqu'à leur reconnaissance du ventre.

Les semaines ont passé, et alors être entré dans ce maudit lycée où je croyais mourir est soudain devenu la meilleure chose qui m'était arrivée : j'avais trouvé un genre de famille.

Parfois, je me demande pourquoi j'ai été, si vite, si entièrement, si viscéralement fasciné par Freddy. Un jour, plus tard, il m'a dit que je me cherchais un frère à cause de ma sœur qui était morte et qui s'appelait Véra, mais c'est des conneries. Après tout, j'étais pas le seul : *tout le monde* était fasciné par Freddy Cereseto !

Ce qui m'éblouissait, chez ce Rital aux yeux noirs, en dehors de son chouette sens de l'humour, c'était cette capacité à rester classe et inébranlable en toutes circonstances. Quoi qu'il fasse, il était toujours sûr de lui, entier, solide. J'enviais tout, chez lui : sa démarche, ses attitudes, sa manière de parler aux profs, de parler aux filles, sans jamais avoir l'air d'être gêné, sa façon de s'imposer comme chef de bande sans avoir jamais besoin de marquer son territoire. C'était naturel, chez lui, animal. Et cette assurance en pierre brute, justement, elle me faisait cruellement défaut. Moi, jusqu'à ce jour, j'avais toujours été obligé de compenser mon manque de confiance en baissant les yeux et en levant les poings à la place. Alors j'avais l'impression de pouvoir lui en prendre un peu. Quand j'étais avec lui, je devenais plus que moi, je devenais un peu lui, et j'aimais vachement ça.

Faut pas croire. Freddy, il n'était pas des plus démonstratifs, au rayon amitié ; il était pas de ceux qui disent facilement *je t'aime*. Ce type, c'était plutôt le roi de la provoc' à la dure. Le genre à jamais perdre au concours de celui qui cligne les yeux le dernier. Pour le coup, c'était même un vrai vicelard : son passe-temps favori consistait à mettre les autres dans des situations bien embarrassantes, juste pour s'amuser du spectacle en les regardant froidement s'en dépatouiller. Je pense

PROVIDENCE

que c'était une sorte de bouclier. Mettre les gens mal à l'aise, même les gens qu'il aimait – *surtout* les gens qu'il aimait –, ça devait lui donner l'impression de contrôler la situation. Et si vous essayiez de lui rendre la pareille, vous pouviez vous broser : pour lui coller la honte, mieux valait se lever de bonne heure. Vous pouviez faire tout ce que vous vouliez, Freddy Cereseto n'avait jamais la honte.

Et puis, aussi, il y avait chez Freddy cette haine de l'injustice et cet amour presque religieux de la loyauté et de l'honneur qui lui donnaient des airs de légende. Ça faisait comme un héros dans les vieux films de gangsters, un hors-la-loi du type réglo dans les westerns, un genre de Jesse James.

Un jour, je sais plus trop pourquoi, Freddy et moi on était tout seuls dans la cour et, tout à coup, le surveillant général – un type qui avait tout juste la trentaine – est arrivé tout droit comme ça, comme une flèche, avec son méchant regard furieux un peu ridicule. Da Silva, il s'appelait, et c'était un vrai salopard, celui-là. Pas le petit salopard qui fait ça par devoir, comme Galant. Non. Un vrai salopard par plaisir. La pire espèce.

— Cereseto !

Freddy a éteint sa cigarette en soupirant, comme il avait deviné que ça sentait le pas bon.

— Qu'est-ce que tu as fait de la montre ? il a dit, Da Silva, en se postant là devant Freddy d'un air carrément menaçant.

— Quelle montre ?

— Ne joue pas au con avec moi, Cereseto. Tu sais très bien.

Il essayait de parler avec des mots à nous, des mots un peu gros, juste pour se donner des airs de type à qui on la fait pas, de type qui a tout connu, même notre merde à nous, et qui parle notre langage, alors qu'en vérité, sur la merde, il devait pas en connaître bien large.

— Ben, justement, non, je vois pas de quoi vous parlez.

Je vous jure, Freddy, il cillait pas. Il était là, immobile, solide et droit comme la statue du général Machin, les yeux plantés dans ceux du surveillant, et je crois même qu'il souriait.

— Ne joue pas au con avec moi ! l'autre a répété. Les parents de Charles sont venus ce matin, ils m'ont dit que tu avais volé la montre de leur fils hier soir !

— Ils disent ce qu'ils veulent, mais c'est des conneries.

Da Silva a secoué la tête avec un air exaspéré. Moi, dans mon coin, je dois avouer que je me demandais si Freddy l'avait volée ou pas, cette montre. Honnêtement, c'était bien notre genre, de piquer des trucs aux gosses de riches. Pour dire, chez Freddy, c'était même limite une maladie. Lui, il était pas foutu de passer dans une boutique sans ressortir avec un truc planqué dans le froc. Notre façon de reprendre ce que la vie nous avait pas donné, ou une excuse bidon du genre. Mais là, Freddy avait l'air tellement sûr de lui que j'étais même pas certain.

Da Silva, il s'est approché encore un peu et il avait presque l'air d'avoir envie de lui en coller une.

— Tu sais ce qui va se passer, si tu la rends pas, Cereseto ? Ce sera le conseil de discipline, espèce de petit con. Et vu que ce n'est pas la première fois que tu passes devant, il y a peu de chance que tu restes encore longtemps dans ce lycée, et c'est pas moi qui vais m'en plaindre.

Il est resté comme ça à dévisager Freddy, l'air drôlement sûr d'avoir fait son effet, et puis il a fait demi-tour.

Sauf que là, Freddy l'a rattrapé par l'épaule et, à son tour, il s'est posté devant l'autre et il l'a regardé droit dans les pupilles. Tout à coup, on avait l'impression que c'était lui qui était sur le point de cogner, mais de cogner vraiment fort. Il a dit, lentement, en prenant son temps pour bien prononcer chaque mot :

— Écoutez, Da Silva : si vous voulez m'accuser d'un vol que j'ai pas commis, c'est votre problème. Mais je vais vous

dire une bonne chose : ici, on est dans votre lycée, sur votre territoire. Vous pouvez faire le malin. Mais dehors, là, vous êtes plus rien. Vous êtes juste Da Silva et moi je suis juste Cereseto. Alors avant de faire une connerie, réfléchissez bien à ça.

Le surveillant général a écarquillé les yeux, vachement perplexe.

— C'est... C'est une menace ?

— C'est une information.

— Ah oui ? Et tu vas faire quoi, petit con ? Tu veux me casser la figure en pleine rue, c'est ça ? Tu veux finir au commissariat ?

— Je finirai peut-être au commissariat, mais je vous aurai cassé les deux genoux, Da Silva. La question, c'est de savoir si j'ai plus peur du commissariat que vous avez peur de vous faire casser les deux genoux, n'est-ce pas ?

Je vous jure, le surveillant général, il est resté un long moment avec la bouche bée, comme un vrai crétin. Il se demandait sûrement si Freddy était sérieux. J'aurais pu lui donner la réponse. Et dans ses yeux, soudain, il y a eu un paquet de trousse.

Finalement, Da Silva est parti sans rien dire et, vous n'allez pas me croire, mais, bon sang, je vous jure qu'on n'a plus jamais entendu parler de cette histoire de montre ! Affaire classée.

Moi, je suis resté là, éberlué, à me dire qu'il n'y avait que Freddy pour faire un truc pareil. N'importe qui d'autre se serait fait incendier sur place façon combustion spontanée. N'importe qui d'autre aurait fini dehors. Mais lui, il leur foutait les jetons. Il leur foutait *vraiment* les jetons. Et ça, c'était sacrément la classe.

Il a rallumé une cigarette comme un vrai James Dean et il a fait mine de vouloir reprendre la conversation avec moi, comme si rien ne s'était passé, mais moi, j'ai dit :

— T'es... T'es un grand malade !
Il a juste rigolé et il a dit :
— Je peux vraiment pas le sentir, ce mec.
J'ai jamais su s'il avait piqué la montre.

6

C'était un samedi.

Freddy m'avait donné rendez-vous à la tombée de la nuit à l'autre bout de Providence, du côté des marais, vers le garage de son père, où il y avait la vieille ferme abandonnée de M. Arnold. C'était un endroit bien connu où les gamins de la ville venaient fumer des cigarettes en cachette ou peloter les filles pareil, mais tout le monde n'osait pas s'y aventurer, parce que M. Arnold, le fermier, s'était pendu dans sa ferme au bout d'une chaîne et que ça faisait des histoires de maison hantée et de malédiction.

Quand je suis arrivé, j'ai aperçu au loin, à travers les herbes, les trois boules rouges que faisait dans la nuit le bout de leurs cigarettes, comme des lucioles. J'ai traversé la vieille cour toute pleine de moustiques qui tournaient autour des machines agricoles rouillées et, enfin, dans la pénombre bleutée, j'ai vu Freddy, Oscar et Alex qui étaient assis sur une barrière, à l'entrée de la grange en ruine. J'ai tout de suite compris à leur regard que c'était pas un rendez-vous comme les autres. Ils avaient l'air tellement sombre que j'ai cru qu'ils allaient me casser la gueule.

PROVIDENCE

Il n'y avait pas un bruit des kilomètres à la ronde, à part l'eau de la rivière qui coulait derrière la ferme. Ça sentait le vieux bois pourri, l'humidité et la poussière, et la lune faisait scintiller ici et là tout un tas de vilaines toiles d'araignées.

— Qu'est-ce qui se passe ? j'ai demandé, plus trop rassuré.

Freddy s'est levé, il m'a dévisagé un long moment, comme si j'avais fait quelque chose de mal, et puis il a fait un signe de tête.

— Si tu veux rentrer pour de bon dans la bande, Hugo, c'est maintenant qu'il va falloir faire tes preuves.

— C'est quoi, ces conneries ? j'ai dit en regardant les deux autres derrière lui, les bras croisés sur leur barrière.

Bon sang, ils avaient l'air drôlement sérieux.

— Tu veux entrer dans la bande, oui ou merde ?

— Bien sûr !

Freddy a lentement hoché la tête, l'air de pas trop y croire.

— Alors suis-moi.

Il a fait demi-tour et est entré dans la grange. Là, sans dire un mot de plus, je l'ai vu se mettre à grimper dans la pénombre le long d'une large poutre verticale qui montait jusque dans la charpente.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Suis-moi !

Je me suis retourné vers les autres, qui n'avaient pas bougé et qui me regardaient encore tous les deux pareil, la mine grave. Je me suis demandé ce que c'était que cette histoire de grimper comme un singe dans une vieille grange au beau milieu de la nuit ! Mince, c'était un peu étrange, comme mise à l'épreuve, mais s'il fallait faire des acrobaties pour entrer officiellement dans la bande à Freddy, c'était pas ça qui allait m'arrêter. Je me suis frotté les mains sur mon jean, et je me suis mis à escalader à mon tour.

Juré, c'est plus facile à dire qu'à faire. Freddy, en un instant, il était déjà arrivé sur la charpente, avec la classe et la manière,

l'air de rien, mais moi, ma parole, il a fallu que je m'y reprenne à plusieurs fois et que je serre méchamment les dents pour pas gueuler comme un veau chaque fois qu'une écharde s'enfonçait dans mes paumes. En d'autres circonstances, j'aurais sûrement fini par abandonner, mais là, je pouvais pas. Question de vie ou de mort.

Quand, enfin, je suis arrivé tout en haut et que j'ai rejoint Freddy en équilibre sur la vieille charpente pourrie, j'avais les mains en sang et tout le reste qui tremblait. Nos pieds reposaient sur une poutre plus fine encore que la première. De chaque côté, six ou sept mètres de vide. En bas, une dalle de béton.

— Et maintenant, on fait quoi? j'ai demandé en essayant de pas trop montrer ma sainte horreur du vide.

Freddy a plongé la main dans la poche arrière de son jean et il en a sorti un foulard.

— Mets ça autour de tes yeux.

— Tu déconnes?

Il a pas répondu, la main toujours tendue vers moi.

J'ai fait mine de sourire, mais en vrai j'en menais pas bien large. Freddy, il me fascinait, sûr, mais je savais aussi qu'il était quand même pas mal dangereux, dedans sa tête. Capable de tout. J'ai avalé ma salive, j'ai mis le foulard sur mes yeux et je l'ai noué derrière ma tête.

À peine j'avais terminé le nœud que j'ai failli perdre l'équilibre. Aussitôt, j'ai senti la main de Freddy m'attraper par l'épaule et me serrer bien fort pour m'empêcher de tomber. Il me serrait si fort, même, que ça me faisait mal autant que ça me faisait du bien. Lentement, j'ai levé les bras à l'horizontale, pour essayer de retrouver mon équilibre. J'entendais la poutre craquer sous mes pieds et c'était comme si, avec ce foulard sur les yeux, le vide était devenu mille fois plus grand encore.

Et puis, soudain, dans l'obscurité, j'ai entendu la voix de Freddy, toute proche, toute chuchotée.

PROVIDENCE

— L'amitié, Hugo, la vraie, c'est une histoire de confiance. De confiance aveugle. C'est ça qui différencie les vrais amis des autres. Alors, la question, c'est : est-ce que tu me fais confiance ?

— Ben oui, j'ai murmuré.

— Vraiment ?

— Oui !

— Est-ce que tu me fais suffisamment confiance pour sauter dans le vide, si je te le demande ?

J'ai senti mon ventre se serrer. C'était un piège, forcément. Un genre de test.

— Euh... Oui, j'ai murmuré.

J'ai senti les deux mains de Freddy passer dans mon dos et m'obliger à me tourner vers la droite.

— Alors saute.

— T'es... t'es sérieux ?

— Si tu es mon ami, si tu es l'un des nôtres, saute.

J'ai pas réfléchi.

Si j'avais réfléchi, j'aurais pensé aux six ou sept mètres qui nous séparaient du sol. J'aurais compris qu'au mieux cette chute ne pouvait se terminer que par une ou deux jambes cassées. Au mieux. J'aurais objecté que si lui était un ami, il m'aurait pas demandé de faire une chose aussi stupide.

Mais j'ai pas réfléchi. Parce qu'à cet instant-là je ne rêvais que d'une chose, c'était de faire partie de la bande à Freddy, pour de bon, pour toujours, et je crois que j'aurais donné plus qu'une jambe pour ça. Pour Freddy, j'aurais donné bien plus.

Alors j'ai sauté. Les yeux bandés, j'ai sauté.

Je me souviens encore de cette sensation. Le cœur qui se soulève de l'intérieur, les bras qui battent l'air comme pour s'y agripper. La chute, sans doute, n'a duré qu'une seconde, mais à moi elle a paru beaucoup plus longue. Assez longue pour me dire que j'étais bien fêlé, que j'allais peut-être mourir, mais que c'était par amitié, et qu'il n'y avait pas de plus belle fin que de mourir par amitié.

Et puis soudain, le choc.

Moi qui m'étais attendu à une collision brutale avec le béton, je me suis senti m'enfoncer, perplexe, dans une surface presque molle. Les jambes d'abord, puis mon corps tout entier qui s'étale. Très vite, j'ai reconnu le contact du foin. Un immense tas de foin qu'Alex et Oscar, en silence, profitant de mon aveuglement, avaient apporté dans une grande charrette, pile à l'endroit où Freddy m'avait fait sauter. Assez épais pour amortir le choc, mais trop peu pour me priver d'une belle entorse à la cheville gauche.

J'entends encore les hurlements sauvages et les éclats de rire. Les miens, les leurs. Quand j'ai ôté le foulard et que je l'ai jeté en l'air dans un geste de victoire, j'étais ivre, ivre de peur, de joie, de folie.

— Pousse-toi ! a hurlé Freddy avant de se jeter à son tour dans le vide.

Un vrai saut de l'ange. Quand il s'est relevé à côté de moi, il m'a pris dans ses bras, il m'a serré contre sa poitrine, et il m'a glissé à l'oreille :

— T'es un des nôtres, maintenant. On sera toujours là pour amortir la chute, mon pote.

On m'avait jamais rien dit d'aussi doux.

Le lundi suivant, au lycée, quand j'ai rejoint les gars pendant la récréation, Freddy, discrètement, m'a donné un couteau, un sacré gros couteau du genre qu'on n'emmène pas

PROVIDENCE

dans un lycée, et il m'a désigné derrière nous un endroit précis sur le mur de briques rouges.

J'ai regardé le mur et là, j'ai eu comme le bide qui se mettait à bouillir. Leurs trois noms étaient gravés dans la brique.

Freddy, Oscar, Alex.

Freddy m'a juste fait un sourire et un signe de tête.

Ça peut paraître idiot, mais je vous jure qu'à ce moment j'avais la chair de poule, parce que j'ai peut-être pas beaucoup d'éducation, mais je sais bien ce que ça veut dire que de graver quelque chose dans la pierre. C'est pas pour rien qu'on fait ça sur les tombes.

Ça faisait un mois que je traînais avec la bande, et je vous promets que c'était comme le plus beau jour de ma vie. Alors, les dents bien serrées, j'ai tatoué mon prénom juste en dessous des leurs.

Hugo.

Dans ma tête, aujourd'hui, c'est un peu comme si c'était là que tout avait commencé. Parfois, j'y pense, et je me demande si nos quatre prénoms sont toujours là et, putain, j'espère que oui. Avec tout ce qui s'est passé après, sûr, j'espère qu'ils sont toujours là, comme un témoin immortel des plus belles heures du passé. *Freddy, Oscar, Alex, Hugo.*

Freddy a repris son couteau, il s'est assis sur le muret, et il m'a demandé en fronçant les sourcils :

— Tu nous as jamais dit ce que tu foutais dans une roulotte, mec. T'es genre un putain de bohémien ?

— Plus ou moins, ouais. C'est pas grand chez mes parents, y' a qu'une chambre. Du coup, quand le vieux Gitan qui habitait derrière la maison est mort, c'est moi qui me suis installé à sa place, dans la roulotte. C'est cool.

— Tu vis tout seul dans une roulotte ? Mais t'es un enfoiré de sacré veinard, mon pote !

— Ouais. Ma vie, c'est *Bohemian Rhapsody*, mec !

— « Scaramouche, Scaramouche, tu veux danser le fandango ? »

À cette époque, à seize ans, on devait pas être nombreux à Providence à vivre « sans nos parents », et même si les miens n'habitaient jamais qu'à huit mètres quarante-cinq de ma roulotte, il fallait reconnaître que j'avais une chance du tonnerre. Le vieux m'avait sans doute mis là pour se débarrasser de moi – parce que j'étais *un foutu bon à rien* – et ça l'empêchait pas de venir m'y mettre de bonnes raclées de temps en temps, mais moi, dans ma roulotte, j'étais comme un roi dans son royaume.

— Vous n'avez qu'à venir ce soir, après le bahut, si vous voulez. On écouterà de la bonne musique.

— Genre Queen ?

— Genre.

L'idée leur a sérieusement plu.

Au fond, s'il fallait résumer, on pourrait dire que je suis entré dans la bande à Freddy grâce à un vieux t-shirt, un saut dans le vide et une roulotte de bohémien.

Le soir, ils sont venus chez moi et ça s'est vite transformé en une deuxième tradition. Le matin dans le kiosque à musique et le soir dans ma roulotte à bohème. Chez moi, c'est devenu un peu chez eux. Mon royaume, c'est devenu le nôtre. On a appris à se connaître – à se connaître comme personne ne pouvait nous connaître, comme personne ne pourra jamais nous connaître – en fumant des cigarettes au son de ma vieille stéréo.

À l'époque, j'aurais sans doute pas pu deviner jusqu'où m'emmènerait cette histoire, mais je savais déjà que je vivais le début de quelque chose de grand, quelque chose de phénoménal, où j'étais enfin heureux d'être moi, d'être quelqu'un, à travers leurs yeux. Jamais je n'avais aimé quiconque autant que je les aimais déjà. Jamais je n'avais eu autant envie de plaire, parce que rien ne m'avait rendu alors aussi fier que de faire

PROVIDENCE

partie de la bande à Freddy. Et c'était pas un hasard. Je veux dire : on n'était pas là par hasard. On n'avait pas besoin de se le dire pour savoir qu'on était faits du même bois, un bois un peu pourri, mais un beau bois quand même.

8

Je me souviens encore très bien du soir où j'ai compris que Freddy Cereseto m'avait vraiment accepté, pour de bon, je veux dire. Pour de vrai. Pas juste comme un membre de sa bande, mais comme ami à lui.

Oh, bon sang, oui, je me souviens encore très bien de ce soir-là.

C'était un début de soirée comme les autres : on était tous les quatre enfermés chez moi. À l'époque, ils commençaient déjà à m'appeler « Bohem », à cause de mon habitation et de mon caractère un peu aussi et, petit à petit, c'est devenu mon seul et unique nom. Plus tard, il y a même un paquet de types qui m'appelaient comme ça sans savoir qu'en vérité je m'appelais Hugo Felida. Ouais, pour pas mal de monde, je suis juste devenu Bohem, et ça me va bien comme ça, merci beaucoup. Sur ma tombe, si j'en ai une, je veux pas qu'on écrive autre chose.

Je n'ai gardé aucune photo de ma roulotte, mais je l'aimais tellement que je la revois encore, dans tous ses détails, comme si je l'avais jamais quittée et, toute ma vie, j'aurais l'impression d'être un peu dedans, de la porter, comme un maudit escargot.

C'était une vieille roulotte rafistolée de partout, en dessus, en dessous. Elle ne roulait plus depuis la nuit des temps, vieux cyprès immortel enfoncé dans la terre, mais elle était belle comme les cirques colorés qu'on voit sur les anciennes photos. Elle datait de l'époque de mon grand-père. Un jour, avant ma naissance, un vieux Gitan s'était arrêté dans le champ derrière la maison, après s'être fait expulser par tous les voisins de la rue Dumont, qui n'ont pas les bras bien ouverts, comme voisins. Mon grand-père – qui connaissait bien le sens de l'humanité dégueulasse grâce au haut-fourneau – lui avait apporté à boire et à manger et l'avait laissé s'installer pour de bon, entre la maison et la voie ferrée, sans lui demander le sou. Le Gitan n'est plus jamais reparti. Galo, il s'appelait, et moi je l'appelais Papy Galo, parce que j'ai presque pas connu mon grand-père et que le Gitan c'est un peu devenu ma famille. Il est resté là, à s'occuper du potager qui n'avait jamais donné des fruits aussi beaux, et puis à s'occuper de moi aussi, avec l'amour que les Gitans ont dans le cœur juste derrière la couche de pierre. Et puis un jour, quand j'avais neuf ans, il a arrêté de vivre, pas longtemps après ma petite sœur, et ça commençait à faire beaucoup pour pas chialer. C'est là que mes parents se sont débarrassés de leur fardeau et m'ont dit de m'installer dans la roulotte de Papy Galo, qui disait souvent que j'avais de la chance d'avoir eu un grand-père aussi bon, quand on voyait mon père, et je sais pas trop si c'était de l'humour.

Les planches aux murs étaient un peu pourries comme à l'intérieur de moi, mais ça se voyait pas avec les photos et les posters que j'avais collés là et qui, à la lumière des bougies, faisaient comme un autel bouddhiste avec offrandes et tout le tralala. Elle nous ressemblait drôlement, ma roulotte. Un peu cassée, un peu sombre, un peu désordonnée, mais bien vivante derrière ses gros volets fermés. Elle était pleine des cendriers que Freddy piquait sur les tables des bars de la ville – des dizaines, vrai de vrai. Comme on n'avait jamais de briquet, on allait

allumer nos cigarettes sur la flamme du chauffe-eau. Mon lit, c'était notre canapé, et nos tabourets, c'étaient de vieilles barriques rouillées où je planquais aussi mes magazines cochons.

À l'époque, en dehors de la musique, notre grand truc à nous, c'étaient les jeux de rôles. La vache, je sais pas si les gosses d'aujourd'hui jouent encore à ce truc, mais nous, qu'est-ce qu'on a pu faire comme parties ! Assis autour de la vieille table de Papy Galo, nous incarnions chacun un personnage et prenions part à l'aventure inventée par le maître de cérémonie — moi, en l'occurrence. Comme on n'avait pas les moyens d'acheter les vraies règles originales, on s'était inventé les nôtres, sur des feuilles de papier agrafées, et ça nous allait bien, parce qu'au fond, ce qui comptait, ce n'était pas les règles officielles, c'étaient les histoires qu'on imaginait et qu'on vivait ensemble. Des histoires de héros et de pouvoirs qui nous emmenaient loin, très loin de Providence et de toute la merde avec. On était capables de passer des heures et des heures à faire ça, sans voir le temps défilier, sans voir la vie continuer, nos corps enfermés dans ma roulotte et nos âmes envolées au pays des dragons. C'était chouette. Mince, ce que c'était chouette !

— Et là, j'ai dit avec cette voix sérieuse que je prenais toujours quand je leur faisais vivre mes aventures imaginaires, et là, le bourgmestre entre dans la pièce et vous regarde tous d'un air surpris. Il semble ne pas comprendre ce que vous faites ici...

Le Chinois s'est levé d'un bond et a crié, comme il le faisait souvent :

— Je sors mon épée et je lui défonce la gueule !

Tout le monde a soupiré.

— Oscar, t'es chiant ! On lui parle, avant !

— Ah ben non, le bourgmestre, moi, je lui défonce la gueule !

Il était comme ça, Oscar. Il se moquait de tout et il faisait un peu n'importe quoi, sans réfléchir, pour voir. Un vrai

clébard. Dans la bande, c'était le plus agressif, même pour rire, et même pour pas rire. Dans la vie comme dans nos jeux, c'était toujours le premier à chercher les ennuis. Pourtant, c'était pas vraiment un costaud, le Chinois. Il n'était pas bien large, plutôt maigrelet même, mais il devait approcher les deux mètres de haut, et ça suffisait. S'il n'avait pas traîné des pieds avec cette démarche de vrai clodo, on aurait pu le prendre pour un basketteur.

Nos parents étaient tous plutôt du genre fauchés, jusqu'à super fauchés, mais la famille d'Oscar, c'était sans doute l'une des plus pauvres de tout le patelin, et s'il avait pu entrer au lycée privé, c'était seulement parce que sa mère n'avait pas réussi à détourner la bourse qu'elle avait obtenue pour ses études. On appelait ça un *cas social*, mais, pour le coup, Oscar, il était plus du genre *cas* que du genre *social*.

Une nuit, le père du Chinois, un vrai alcoolique du quarantième degré, avait foutu le feu à leur baraque. Personne n'a jamais su s'il avait fait ça volontairement ou s'il avait sombré dans un coma idyllique avec une cigarette au bec. Toujours est-il que femme chinoise et enfants chinois étaient parvenus de peu à s'en sortir vivants, mais que papa chinois, lui, avait brûlé tout entier, comme un avant-goût de ce qui l'attendait dans l'au-delà éternel. Depuis, la mère survivait comme elle pouvait dans un taudis préfabriqué, de ceux où on devait mettre des pièces dans le compteur pour avoir le courant, et il y en avait pas toujours. Elle faisait des ménages et des travaux de couture pour élever tant bien que mal ses six gosses bridés. Oscar, lui, l'aîné de la fratrie, il se plaignait pas de la situation et, de toute façon, il était défoncé du matin au soir, et encore aussi pas mal du soir au matin. À l'époque, j'avais encore jamais vu un type fumer autant de marijuana : mince, le Chinois, il fumait ses joints comme on fumait nos clopes et, quand il arrivait à l'école, il avait déjà les yeux injectés de sang et la bouche ouverte comme un vrai débile.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)